

Dans le souvenir de Claude Esteban, et quatre poèmes de Claude Esteban avec leur traduction par María Victoria Atencia

Laurence Breysse-Chanet

CRIMIC, EA 2561

Dès le mois de mai 2016, en rendant hommage en sa présence au grand professeur qu'a été pour de très nombreux hispanistes Marie-Claire Zimmermann¹, nous avons souhaité ouvrir, sous le signe de la poésie, les célébrations nombreuses qui allaient se succéder au fil de l'année du Centenaire de l'Institut d'Études Hispaniques². Vivre cette année 2017, c'est pour ses enseignants et chercheurs, mais pour tant d'autres amoureux de la langue et de la culture espagnole aussi, en France et par-delà nos frontières, depuis nos multiples ancrages, nous réunir afin de donner vie aux strates profondes de

1 Cet hommage, la preuve d'une filiation vive, a pris en particulier la forme d'un livre composé d'interventions d'anciens étudiants et doctorants proches de Marie-Claire Zimmermann [*Le Texte et la Voix. Hommage à Marie-Claire Zimmermann*, Laurence BREYSSE-CHANET, Anne CHARLON, Henry GIL, Marina MESTRE et Ina SALAZAR (éds.), Paris, Éditions hispaniques, 2016], enrichi de poèmes inédits et manuscrits de plusieurs poètes écrivant en espagnol et en catalan dont elle se sent proche, Carles Duarte, Pere Gimferrer, Jorge Nájara, Jaime Siles, Alex Susanna et Luis Antonio de Villena. Le livre lui a été remis le 21 mai 2016, à l'occasion de deux rencontres, au Centre d'études catalanes puis à la Maison de la recherche (Voir le site du CRIMIC, <http://crimic-sorbonne.fr/manifestations/poesie-hispanique-et-catalane-hommage-a-marie-claire-zimmermann-2/>).

2 Site du Centenaire : <https://ieh.hypotheses.org/> ou <https://fr-fr.facebook.com/instituthispaniquecentenaire/>

la mémoire historique de l'Institut d'Études Hispaniques, où, il faut le rappeler, la poésie a toujours eu traditionnellement une place de choix, tout comme elle en a une dans les pays de langue espagnole.

Dix ans après la disparition du poète, critique et traducteur Claude Esteban, dans la nuit du 9 avril 2006, c'est le souvenir de sa présence qui nous a réunis le 10 juin 2016 dans la salle Delpy de l'Institut d'Études Hispaniques, cette salle où la voix du professeur inoubliable résonne définitivement à nos oreilles, comme si des échos s'étaient gravés à jamais sur des murs invisibles à l'œil, afin de donner une nouvelle preuve de l'infini *travail du visible* par la voix. Une voix « souveraine et nue », comme l'a écrit Esther Tellermann³, celle du professeur, pour ceux qui ont été ses élèves, à jamais mêlée à celle du poète – une voix que nous entendons toujours lorsque nous le lisons en silence, celle qui a su « creuser le vers de la douleur d'exister », qui « accueill[ait] en elle les cendres de ceux qui se sont tus », pour les faire renaître par elle – une voix qui savait accompagner, qui nous accompagne toujours, que nous ayons été des amis, des lecteurs, des étudiants, de Claude Esteban. La voix, selon ses mots, « en vérité un geste de la parole tourné vers autrui », cet *ordre donné à la nuit*, peut-être.

Aussi avons-nous souhaité que la revue *Iberic@l* accueille ces paroles de souvenir, et nous remercions vivement sa rédactrice en chef, Corinne Cristini, ainsi que toute l'équipe de la revue, de leur hospitalité. On ne trouvera pas ici de communications universitaires au sens académique du terme⁴. Nous avons souhaité une parole très libre, presque un dialogue avec l'absence, pour qu'on la voie descendre par les mousses et venir se perdre parmi nous, avec nous⁵. Le vendredi 10 juin 2016, nous avons entendu quatre interventions, trois d'entre elles ont pu être ici rassemblées, nous en remercions chaleureusement les auteurs.

Marie-Claire Zimmermann, qui, comme elle le raconte, partagea le bureau de Claude Esteban à l'Institut d'Études Hispaniques, fut l'une de ses lectrices assurément les plus ferventes et attentives. Jean-Baptiste Para, rédacteur en chef de la revue *Europe*, nous a fait l'amitié de répondre à notre appel, pour celui qui fut un frère en poésie – nous l'en remercions doublement, car nous lui devons la photo de Claude Esteban prise à Ispahan, nos lecteurs la découvriront dans la revue (ajoutons notre reconnaissance envers la graphiste Nidda Nedam pour la composition de l'affiche à partir de celle-ci).

Dominique Carlat, Doyen de l'UFR de Lettres de l'Université Lumière Lyon 2, avait accepté lui aussi de se joindre à nous, en cet après-midi du 10 juin, nous l'en remercions encore. Ses pages consacrées à *Élégie de la mort violente*, dans le recueil de 2007, *Témoins de l'inactuel. Quatre écrivains contemporains face au deuil*, disent de façon bouleversante la présence des figures de la

3 TELLERMANN, Esther, « Le geste d'une vie humaine », revue *Europe*, n°971, mars 2010, p. 24, ainsi que pour les citations suivantes.

4 Paul-Henri Giraud et Nuria Rodríguez ont organisé à Madrid en 2016 un colloque sur Claude Esteban, dont les textes des participants seront publiés dans le prochain numéro de la revue *Iberic@l* (n°13).

5 Je pense au poème « In pace », du recueil *Diario immobile*, écrit en espagnol, puis publié en bilingue en espagnol et italien dans la traduction de Jacqueline Risset, auquel je fais allusion un peu plus loin : « Miradme a mí / que bajo por los musgos y me pierdo. » (ESTEBAN, Claude, *Diario immobile poesie*, Traduzione dallo spagnolo di Jacqueline Risset, Milano, All'insegna del pesce d'oro, 1987, p. 48.)

révolte face à la disparition, mais aussi les figures qui ont su, comme l'a fait Claude Esteban, faire de la mort une compagne – Mozart, Quevedo, Nerval –, sous le signe de l'« altération radicale » qu'est la mort, cette « étrangeté la plus impénétrable », qui « invalide toute idéalisation⁶ ».

Veilleur aux confins, notre professeur, toujours attentif, nous fascinait par l'élégance de sa pensée, sa belle hauteur immédiate, jamais idéelle ou trop conceptuelle, la pensée d'un poète toujours. Comment ne pas se rappeler son séminaire sur Antonio Machado et sa « palabra en el tiempo », ou sur Dámaso Alonso, le vrai critique de la génération de 27 comme il savait le démontrer. Comment avoir oublié ses cours sur Federico García Lorca, sur Vicente Aleixandre, sur Jorge Guillén, ou sur la peinture espagnole, dont peut-être celle de Velázquez en particulier, encore que ses commentaires des gravures de Goya aient été tout aussi éblouissants⁷.

Et pour nous qui l'écoutions avec fascination, il y avait l'ailleurs, l'œuvre du poète et celle du traducteur. Je me souviens avec émotion de la générosité avec laquelle il nous avait donné en 1988, pour le n°8 de la revue *Polyphonies*, des traductions inédites d'Octavio Paz. Nous entendons toujours la résonance parfaite de ses traductions solaires de Jorge Guillén, leur compréhension profonde d'une géométrie sonore de la lumière, en lien profond, sans doute, avec la traduction, plus tard, des architectures de l'obscur de Lorca⁸.

L'œuvre du critique et de l'essayiste, que nous avons découverte peu à peu, *Critique de la raison poétique*, et plus tard, *Le partage des mots*⁹ – c'était comme un peu de notre vie hésitante et troublée qui advenait là, soudain révélée. Nous qui nous sentions partagés, *escindidos*, entre deux langues, chacun selon son histoire, nous nous reconnaissons vivement dans ces mots d'un drame encore informulé, et nous apprenions alors à retisser des morceaux de vie, à partir d'une trame décisive, illuminante : celle que vient offrir, donc partager, un maître, je dirais un père en poésie, un guide vers des voix, depuis un sens profond du drame bien sûr, mais aussi depuis un sens profond du *chant* – et l'on sait combien Claude Esteban aimait, dans le sentiment profond et déchirant de la *querencia*, la ville de Malaga, où il était très ami de la poète Maria Victoria Atencia et du poète et imprimeur Rafael León, disparu en 2011¹⁰. Comme pour l'hommage en Sorbonne organisé en 2006 par Georges

6 CARLAT, Dominique, *Témoins de l'inactuel. Quatre écrivains contemporains face au deuil*, Paris, José Corti, 2007, p. 32-63 (p. 43 pour les citations).

7 Mentionnons ici le livre collectif *Le travail du visible : Claude Esteban et les arts plastiques*, Xavier BRUEL, Paul-Henri GIRAUD, Araceli GUILLAUME et Christine JOUSHOMME (dir.), prologue Bernard Noël, Paris, Hermann, 2014. Le titre renvoie au magnifique ouvrage de Claude ESTEBAN, *Le travail du visible et autres essais* (Paris, fourbis, 1992), où l'on découvre « les paysages de Claude », comme il appelle toujours Claude Lorrain – Rembrandt, Murillo, le Goya d'une « Espagne rouge et noire », qui est assurément à jamais celle de Claude.

8 GUILLÉN, Jorge, *Cantique*, Poèmes choisis, préfacés et traduits par Claude Esteban, Paris Gallimard, NRF, 1977, et FEDERICO GARCÍA LORCA, Federico, *Romancero. Poème du Chant Profond*, version française par Claude Esteban, Paris, Aubier, 1995.

9 ESTEBAN, Claude, *Critique de la raison poétique*, Paris, Flammarion, coll. Critiques, 1987, et *Le partage des mots*, Paris, Gallimard, L'Un et l'Autre, 1990.

10 Je renvoie de nouveau à *Diario immobile*, de 1987, dédié à María Victoria Atencia et à Rafael León, premier livre du deuil écrit par Claude Esteban après la disparition de sa femme, Denise Esteban, dans l'accident du 19 septembre 1986. Pour cela, il lui a fallu écrire en espagnol, depuis Malaga, puis passer par la distance de la traduction en italien, grâce à l'amitié proche depuis les années d'ENS de Jacqueline

Molinié – dont la mémoire nous accompagne aussi –, il m'a de fait tenu à cœur de prévenir María Victoria Atencia de notre hommage de juin 2016, et si elle a regretté de ne plus pouvoir se déplacer, nous savons que ses pensées étaient alors proches.

Ce lien à l'Espagne, à ses poètes, à cet espace de lumière, auquel il fallait, disait Claude Esteban, « arrach[er] des bribes », nous avons demandé à Miguel Casado, qui a traduit Claude Esteban, de nous en parler à son tour. Nous le remercions de nous avoir ensuite confié son texte, « Solo palabras », car il importait qu'une voix de poète espagnol résonne ici, comme pour un contre-point infini.

Le 10 juin, Jean-Baptiste Para, Henry Gil, Ina Salazar et moi-même avons souhaité lire des poèmes de Claude Esteban¹¹. Nous joignons maintenant aux trois textes de Marie-Claire Zimmermann, de Jean-Baptiste Para et de Miguel Casado quatre poèmes de Claude Esteban et leur traduction, peu connue en France, par María Victoria Atencia. L'histoire de cette venue à l'espagnol me semble exprimer de façon particulièrement forte en effet le *pouvoir* de la traduction poétique.

Ces poèmes sont initialement écrits par Claude Esteban en 1983 pour *Douze dans le Soleil*. Le livre devient *Doce en el sol*, un petit recueil publié en 1984 dans la mythique « Imprenta Dardo, antes Sur¹² » de Malaga, dont on connaît la longue tradition d'imprimerie et de typographie. Par l'action – désirée par le poète –, du passage dans l'autre langue grâce à l'autre voix (il est arrivé au contraire à Claude Esteban d'écrire lui-même dans les deux langues, dans *Élégie de la mort violente* en particulier, mais ce n'est pas du tout de cette expérience de distance vitale dont il s'agit ici), on entend qu'il se passe quelque chose d'étrange. Impuissant à se montrer dans le bisyllabe français aussi sonore que par le brusque monosyllabe espagnol « sol » – je songe bien sûr ici aux développements de Claude Esteban, dans *Le partage des mots*, sur les « tourments » que lui fit endurer « l'expérience verbale de l'inexorable¹³ » –, le « soleil » ne semble-t-il pas rencontrer, par l'énigmatique magie des langues, une terre d'accueil, qui lui donne un fondement, un *sol*, pour un recommencement infini ?

Pour celui qui a vécu son bilinguisme de naissance comme un constant déchirement, quand sa voix poétique vient se changer en la voix poétique espagnole de María Victoria, cette voix-là

Risset, et venir au français ensuite seulement, par Emmanuel Hocquart. Le livre *Élégie de la mort violente, poèmes* (Paris, Flammarion, 1989) n'aurait peut-être pas pu être écrit sans ce passage par l'espagnol.

¹¹ Pour une bibliographie de Claude Esteban, nous renvoyons en particulier à celle de Xavier BRUEL dans *L'espace, l'inachevé Cahier Claude Esteban*, sous la direction de Pierre Vilar, Éditions Farrago Éditions Leo Scheer, Tours, 2003, p. 315-338. Des événements extérieurs à notre volonté ont empêché Pierre Vilar de se joindre à nous en ce 10 juin comme nous l'avions prévu, il sait combien nous l'avons fraternellement regretté.

¹² ESTEBAN, Claude, *Doce en el sol*, versión de María Victoria Atencia, Imprenta Dardo, antes Sur, Málaga, 1984. Recueil imprimé en 100 exemplaires, aux soins de Rafael León, d'après une maquette d'Emmanuel Hocquart pour la première édition française, *Douze dans le Soleil*, Malakoff, Orange Export Ltd, 1983. Les douze poèmes ont été disséminés ensuite dans *Le jour à peine écrit*, première partie de *Le nom et la demeure* (Paris, Flammarion, 1985). C'est à cet ouvrage que je les emprunte (p. 13, 14, 73, 86). On les trouve aussi dans *Orange Export Ltd. 1969-1986* d'Emmanuel Hocquart et Raquel (Paris, Flammarion, 1989, p. 287-292).

¹³ *Id.*, *Le partage des mots*, *op. cit.*, p. 35.

– toujours l’une de l’autre et l’autre de l’une, la même mais douloureusement dédoublée –, semble se défaire d’un drame intérieur inextricable. Ce passage actif lui donne un *lieu hors de tout lieu*. Encore la même mais vraiment autre, elle se déprend pour se refaire, en une expérience qui n’a rien justement rien de conceptuel, mais qui est physiquement métamorphosante. La voici qui résonne comme réconciliée avec la vie, un instant réunie, en une restauration infiniment *anhelada* – *anhelar*, c’est plus encore que désirer –, à laquelle aspire peut-être secrètement chacun des textes que Claude Esteban a écrits en français : « Desaparezco / con lo que permanece. »

Claude Esteban. Quatre poèmes de *Douze dans le soleil* (1983)

Traduction en espagnol María Victoria Atencia (1984)

Je sors. J’ai des yeux
neufs. Je vois
le jour.

Je m’arrête pour
voir le jour. Je recommence.

Je ne crois plus. Je touche
avec mes yeux
le jour.

Rien
que le jour.

Comme
un soleil qui monte, qui
m’aveugle.

*

*Salgo. Tengo ojos
nuevos. Veo
el día.*

*Me detengo para
ver el día. Vuelvo a empezar.*

*Ya no creo. Toco
con mis ojos
el día.*

*Nada más
que el día.*

*Como
un sol que sube, que
me ciega.*

Soudain le sol.

Pas d'ombres. Pas d'oracles
noirs.

Pas d'insectes
pour séparer. Pas de haines. Pas
de couloirs.

Soudain le sol.

Soudain la terre soulevée. Soudain
la graine.

Soudain la tige
soutenue. Soudain l'espace
partagé.

Le sol indemne.

*

De pronto el suelo.

*No hay sombras. No hay oráculos
negros.*

*No hay insectos
que separen. No hay odio. No hay
corredores.*

De pronto el suelo.

*De pronto la tierra levantada. De pronto
el grano.*

*De pronto el tallo
sostenido. De pronto el espacio
compartido.*

El suelo indemne.

Ce qui ne parle pas,
je l'écoute.

Ce qui n'a pas de lieu,
je le retrouve dans
son lieu.

Ce qui tombe,
je me retiens à son assise.

Je vois vivre
tout ce qui meurt.

Je disparaiss
avec ce qui demeure.

*

Lo que no habla, lo escucho.

*Lo que no tiene sitio,
lo encuentro en
su sitio.*

*Lo que cae,
me agarro en su asidero.*

*Veo vivir
todo lo que muere.*

*Desaparezco
con lo que permanece.*

De nulle part,
le vent.

Le corps du vent.

Heurtant l'écorce
de l'air vide.

Venu
du rien. Aigu,
épars.

Tout le vent sur la page
à peine
écrite.

*

*De ninguna parte,
el viento.*

El cuerpo del viento.

*Tropezando con la cáscara
del aire vacío.*

*Venido
de la nada. Agudo,
disperso.*

*Todo el viento sobre la página
apenas
escrita.*